



Le monde des camps de concentration tel que l'a dépeint David Rousset

Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa

Maître de conférences à la Faculté des Lettres

Université de Menoufia

cherifbahnassi@yahoo.com

 10.21608/jfpsu.2025.410995.1467

Received: 5/8/2025 **Accepted:** 8/9/2025

Published: 9/10/2025

This is an open access article licensed under the terms of the Creative Commons Attribution International License (CC BY 4.0). <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>



Le monde des camps de concentration tel que l'a dépeint David Rousset

Résumé

À la suite des bouleversements majeurs engendrés par la Seconde Guerre mondiale, l'écrivain et militant David Rousset s'est engagé dans une entreprise intellectuelle et morale visant à mettre en lumière les rouages des systèmes concentrationnaires, non seulement ceux mis en place par l'Allemagne nazie, mais également ceux opérant au sein de l'Union soviétique. Dans son ouvrage majeur, *L'Univers concentrationnaire*, Rousset introduit une expression désormais emblématique - « univers concentrationnaire » - pour désigner un dispositif totalisant d'oppression, de réification de l'être humain et de négation de toute dignité individuelle. Par cette notion, il ne se contente pas de témoigner de l'horreur vécue ; il construit une grille de lecture permettant d'appréhender la logique interne de ces régimes fondés sur la terreur systémique et l'organisation rationnelle de la souffrance.

Le présent article se propose d'analyser ce concept tel qu'élaboré par Rousset, en mettant en évidence sa portée épistémologique et politique. Il s'agira notamment d'examiner comment le témoignage de l'auteur dépasse le cadre du récit personnel pour devenir un instrument critique de compréhension des mécanismes de la tyrannie moderne, et une mise en garde contre les risques toujours latents de répétition de telles catastrophes dans le cours de l'histoire humaine.

Mots-clés: Camps de concentration, Torture, Répression, Déshumanisation, Tyrannie systémique.

عالم معسكرات الاعتقال كما صوره دافيد روسية

مستخلص

في أعقاب التحولات الجذرية التي أحدثتها الحرب العالمية الثانية، انخرط الكاتب والمناضل دافيد روسية في مشروع فكري وأخلاقي يهدف إلى الكشف عن آليات الأنظمة الاعتقالية، ليس فقط تلك التي أنشأها النظام النازي في ألمانيا، بل كذلك التي كانت قائمة في الاتحاد السوفييتي. في عمله المرجعي *العالم الاعتقالي*، صاغ روسية مصطلحاً أصبح مرجعياً - «العالم الاعتقالي» - ليصف به منظومة شاملة من القمع وتجريد الإنسان من إنسانيته، وإنكار كرامته. ومن خلال هذا المفهوم، لا يكتفي روسية بسرد أهوال التجربة التي عاشها، بل يبني إطاراً تحليلياً يساعد على فهم المنطق الداخلي لتلك الأنظمة التي تقوم على الرعب المنهجي والتنظيم العقلاني للمعاناة.

تهدف هذه المقالة إلى تحليل هذا المفهوم كما بلوره روسية، مع إبراز أبعاده المعرفية والسياسية، وذلك من خلال دراسة كيفية تجاوز شهادته للبعد الشخصي لتتحول إلى أداة نقدية لفهم آليات الاستبداد الحديث، وتنبية دائم إزاء الأخطار الكامنة التي قد تؤدي إلى تكرار مثل هذه الكوارث في مجرى التاريخ الإنساني.

الكلمات المفتاحية: دافيد روسية، معسكرات الاعتقال، التعذيب، القمع، التجريد من الإنسانية.

Introduction :

Témoigner des camps apparaît dès le départ comme un paradoxe fondamental : le rescapé ne sera jamais le témoin le plus authentique du génocide. Le vrai témoin est celui qui a suivi le chemin jusqu'au bout, sombrant dans l'abîme, réduit à néant. Le survivant, bien qu'ayant vécu cet entre-deux fragile entre vie et mort, ne peut raconter que partiellement, tout en portant le poids de parler au nom de milliers de disparus.

Raconter le génocide se heurte inévitablement à ce que Jacques Rolland appelle « l'intémoigné »¹, un au-delà du langage. Cet indicible crée, face à l'horreur extrême, un abîme de silence dont Elie Wiesel en esquisse les contours lorsqu'il déclare : « La littérature de l'holocauste ? Le terme même est un contresens. Qui n'a pas vécu l'événement jamais ne le connaîtra. Et qui l'a vécu jamais ne le dévoilera. Pas vraiment, pas jusqu'au fond. »²

À travers cette aporie, Elie Wiesel met en évidence l'incapacité du langage à traduire la singularité de la réalité et de l'expérience du camp. Le récit touche à un indicible incommunicable, né d'une démesure qui frôle les limites de l'imaginable. Inhérent à l'écriture des camps, cet indicible se heurte à la massivité de son objet : le réel d'Auschwitz semble irréel, autant pour ceux qui ne l'ont pas vécu que pour les déportés eux-mêmes, comme en témoigne Robert Antelme : « À nous-mêmes, ce que nous avons à dire commençait alors à nous paraître inimaginable. (...) Nous avons donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination.»³

L'indicible ne se limite pas aux camps, mais touche toute expérience de l'horreur, de la torture ou de la guerre. Il questionne les limites de l'humain et la possibilité de dire l'atroce. Le langage, porteur d'ordre et de sens, se heurte à la rupture radicale qu'est l'horreur, où tout sens s'effondre.

Mais l'impensable des camps est d'une autre nature : il résulte d'une invisibilité délibérée, organisée par les nazis pour empêcher

¹ Jacques Rolland, « *Matriochki, remarques sur la littérature des camps* », *Études*, n° 374, mai 1991, p. 663.

² Elie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Minuit, 1958, p. 150.

³ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, Coll. "Tel", 1978, p.15.

toute comparaison ou référent. Même le documentaire ne dissipe pas l'irréalité qui entoure les camps et les sépare du monde « normal ». Hannah Arendt souligne que cette barrière de la normalité constitue l'obstacle majeur à leur compréhension. « Pendant très longtemps, la normalité du monde normal constitue la protection la plus efficace contre la divulgation des crimes totalitaires. »¹

Cet indicible a été sciemment conçu pour être impensable, incalculable, en raison de son ampleur. Sa massivité même rend la réalité difficile à croire, ouvrant ainsi la voie à son révisionnisme ou à sa négation. « Ce doute des gens quant à eux-mêmes et à la réalité de leur propre expérience ne fait que révéler ce que les nazis ont toujours su : que les hommes déterminés à commettre des crimes trouveront commode de les organiser à l'échelle la plus vaste et la plus invraisemblable qui soit (...). C'est que l'immensité même des crimes donne aux meurtriers qui proclament leur innocence à grand renfort de mensonges l'assurance d'être crus plus volontiers que les victimes qui disent la vérité.»²

Face à la volonté nazie d'anéantir méthodiquement tout un de l'humanité, « l'intémoignable » évoqué par les rescapés prend tout son sens. Témoigner se heurte à une abomination exercée avec rigueur, reflet du projet d'une domination totale, menée de façon industrielle, administrative, et culturelle.

Himmler³ déclare, le 4 octobre 1943, devant un groupe de S.S.⁴ Gruppenführer⁵, que « cette page glorieuse » de l'histoire de l'Allemagne était « une page non écrite et qui ne (devait) jamais être

¹ Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, Coll. " Essais ", 1972, p. 171.

² Ibid., p.173.

³ **Heinrich Himmler** était l'un des plus hauts dignitaires du régime nazi. Il était le **chef suprême des S.S. (Schutzstaffel)**, une organisation paramilitaire créée à l'origine pour assurer la protection personnelle d'Hitler, mais qui a rapidement pris un rôle central dans le régime nazi.

⁴ Les **S.S.** (abréviation de **Schutzstaffel**, qui signifie « escadron de protection » en allemand) sont devenus sous Himmler un instrument clé de la terreur nazie. Ils étaient responsables de nombreux aspects de la politique répressive et génocidaire du régime.

⁵ Gruppenführer est un **grade militaire** dans la hiérarchie des **S.S. (Schutzstaffel)** sous le régime nazi.

écrite »¹, visant ainsi la totale disparition des traces du génocide et surtout refusant une quelconque inscription dans l'histoire du fantasme nazi. Si une transmission orale et écrite a pu avoir lieu, c'est bien parce que la domination totale des nazis n'a jamais été pleinement réalisée, comme le montre Sem Dresden : « Ce pas tout à fait, mais presque, c'est-à-dire le vide qui sépare une série d'actions de leur résultat souhaité mais non obtenu, ouvre un espace pour le témoignage irremplaçable des victimes. »²

Le survivant doit s'approprier un espace où le témoignage restait muet. Face à la volonté d'effacer toute écriture sur le génocide, le rescapé se trouve dans la difficulté de dire une réalité irréelle, mais qu'il doit pourtant transmettre. Pour lui, écrire devient un besoin vital, aussi essentiel que respirer, manger ou dormir.

Également, Primo Levi rappelle à son lecteur cette nécessité quasi pulsionnelle et instinctive de faire connaître l'inimaginable : « Le besoin de raconter aux " autres ", de faire participer les " autres ", avait acquis chez nous, avant comme après la libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires. »³

De sa part, Robert Antelme fait état, dans la préface de *L'Espèce humaine* de « véritable délire », de « désir frénétique »⁴ de dire. Le témoin ne peut ni se taire ni oublier. Il doit se souvenir, expliquer, raconter, reprendre le pouvoir sur l'univers qui l'a réduit au néant, pour se reconstruire et faire valoir l'exemplarité de son vécu. Ainsi, l'impossibilité de l'indicible, loin de décourager, exacerbe souvent le désir d'écrire et en souligne l'urgence.

Il s'agit d'écrire pour combattre l'irréalité et donner corps à l'inimaginable. Mais cette parole fragile dépend du témoin et de l'auditeur. La réception doit affronter, face à l'horreur des camps, un

¹ « Nüremberg Document PS 1918 », in Charlotte Wardi, *Le génocide dans la fiction romanesque*, Paris, Puf, " Écriture ", 1986, Introduction, p.5.

² Sem Dresden, *Extermination et littérature*, traduction de Marlyse Lescot, Paris, Nathan "Essais et Recherche ", 1997, p. 16.

³ Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Presses Pocket, 1987, p.9.

⁴ Robert Antelme, op.cit, p. 15.

poids affectif inédit, suscitant chez les non-initiés rejet, antipathie ou compassion.

Le témoignage des camps obéit à des règles particulières de réception. Pour les rescapés, témoigner est à la fois une exigence collective et personnelle, une reconquête de la parole et une lutte contre l'oubli. Il constitue le testament d'un peuple disparu, fondant une mémoire collective. Ce témoignage devient le dépositaire d'une vérité authentique et crée un lien de filiation avec le lecteur, qui doit alors assumer son rôle d'héritier et devenir un maillon de cette chaîne de transmission.

Le témoignage concentrationnaire porte la charge de transmettre un vécu et un savoir quasi testamentaire. Il fonde une trace historique et restaure le rituel de la mort, dont les victimes ont été privées, devenant ainsi un monument de la mémoire collective.

La singularité du témoignage des camps ne se limite pas à son rôle de source historique ou documentaire. Il dépasse cette fonction en répondant à une exigence littéraire, indispensable pour rendre crédible une réalité souvent unimaginable pour le lecteur extérieur. La réalité du camp impose une sélection des faits et une organisation des idées pour être compréhensible et transmissible, dépassant ainsi le simple documentaire.

Résistant audacieux, David Rousset est arrêté par la Gestapo le 12 octobre 1943 et traverse cinq camps en tant que détenu politique : Porta, Westphalica, Neuengamme, Helmstedt et Buchenwald. Ancien militant socialiste puis trotskiste et journaliste, il devient, à l'instar de Primo Levi, Robert Antelme ou Paul Celan, écrivain à partir de l'expérience des camps, la Shoah¹ constituant la raison, la motivation et la détermination de son œuvre.

¹ **La Shoah désigne l'extermination systématique des Juifs d'Europe par le régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale.** C'est un mot hébreu qui signifie "catastrophe" ou "anéantissement". Entre 1941 et 1945, environ six millions de Juifs ont été assassinés par les nazis, dans les **camps d'extermination** (comme Auschwitz, Helmstedt), par fusillades de masse, famines organisées, ghettos, déportations, etc.

Dès ses débuts, David Rousset marque profondément avec *L'Univers concentrationnaire* et *Les Jours de notre mort*, œuvres dont l'écho et l'influence restent majeurs. Notons que *L'Univers concentrationnaire*, souvent perçu comme un simple document, reçoit néanmoins le prix Renaudot en 1946, soulignant sa qualité littéraire.

Dans cette étude, nous verrons notamment les enjeux d'un témoignage qui cherche à s'appropriier les camps par une approche spécifiquement sociologique et politique. Ceci nous amènera à présenter les différentes composantes d'un savoir que David Rousset souhaite global sur la question des camps, et à faire apparaître certaines vérités incontournables selon l'auteur pour la compréhension d'un tel événement, Nous tenterons de définir les impacts de ces réflexions qui permettent de saisir en profondeur l'État nazi et les raisons d'existence des camps.

De l'expérience vécue à l'élaboration d'une compréhension universelle sur les camps :

Dès le départ, Rousset entreprend son essai sur les camps avec une volonté farouche de saisir ce qui distingue le monde concentrationnaire. Dans *L'Univers Concentrationnaire*, il tente de mettre au jour une constante, une unité profonde qui traverse tous les camps, malgré leurs structures variées et la diversité des situations rencontrées. Publié dès la Libération, cet ouvrage fait de l'écriture un véritable outil d'analyse, pour comprendre et exorciser l'horreur vécue.

Pour Rousset, l'écriture devient l'arme la plus puissante pour faire vivre la mémoire des camps et l'arracher à l'oubli, pour lutter contre la fatalité qui en émane, celle qui rend la victime coupable et la réalité indicible. Elle doit défendre des milliers de noms effacés, ériger une sorte de tribunal de la mémoire collective. *L'Univers Concentrationnaire* s'inscrit ainsi dans une démarche testimoniale visant à rendre justice et à garantir l'authenticité des faits.

Mais quoi qu'il en soit, cette écriture doit, pour Rousset, être

analytique et théorique. Elle doit impérativement dépasser la singularité de l'expérience individuelle, car l'enjeu de l'écriture des camps est de révéler, de façon objective, les caractéristiques fondamentales de la structure concentrationnaire. L'écrit doit permettre au rescapé comme au lecteur de distinguer le vrai de ce que les nazis ont rendu invisible ou trompeur, et de dévoiler les mécanismes mis en place pour orchestrer cette invisibilité calculée.

La subjectivité littéraire pourrait nuire à la rigueur analytique nécessaire pour convaincre ceux n'ayant pas connu les camps. Rousset cherche donc, par une prise de recul, « la nudité (...) des propos », « le féroce rejet de la grandiloquence », « le refus du héros », car ce sont des sentiments d'insécurité qui dominent l'écriture des camps, « l'obsession de ne pas être compris », « les mots ne sont pas neutres. Les mots peuvent fourvoyer. »¹

La littérarité apparaît comme un obstacle potentiel à la transmission, tandis qu'un discours rationalisé semble, pour Rousset, le moyen le plus efficace de témoigner. Dans un contexte où l'horreur même des camps menace leur crédibilité, la mise en théorie du discours vise à renforcer la vraisemblance et la force du témoignage.

Dans l'ouvrage de Rousset, l'aspect juridique et documentaire du témoignage prime sur la dimension littéraire, face à l'indicible des camps. Il revendique une reconquête de la parole détruite, tout en affirmant que le jugement n'est possible qu'à partir d'une connaissance analytique et approfondie. Ce choix d'un regard distancié lui permet de suivre rigoureusement les principes de l'analyse théorique. Nous chercherons à comprendre pourquoi cette quête d'un savoir global sur les camps doit passer par la théorie.

I / Mettre à jour les rouages du système concentrationnaire :

À première vue, l'univers concentrationnaire se définit par une

¹ David Rousset, *Les Jours de notre mort*, tome I, Paris, Hachette, Coll. "Pluriel", 1974, pp. 9-11.

structure totalement étrangère au monde « normal ». Pourtant, Jean Cayrol souligne que c'est cette profonde radicalité qui empêche toute connaissance et compréhension du camp : « Laissons les camps avec leurs secrets incompréhensibles, leurs délires, leurs morts sans espérance. (...) Les camps de concentration, qui n'ont pas d'assise humaine, qui sont plutôt des « images de délire », ne peuvent plus être à nouveau figurés sans déformer leurs traits. »¹

Or, tel que l'affirme Rousset, l'univers concentrationnaire se définit aussi par son appartenance et sa ressemblance au monde « normal », ce qui rend d'ailleurs ainsi une approche du camp possible. L'auteur veut justement connaître les raisons pour lesquelles cet univers est un monde « hors de proportions et à la fois proche et intime »², obéissant ainsi à un double mouvement de ressemblance et de radicalement autre, de jamais vu.

Mais en aucun cas le camp de concentration n'est hors d'une compréhension possible, et ce, alors que l'auteur lui-même montre que c'est un « univers » concentrationnaire - et non pas seulement un « camp » - c'est-à-dire un monde verrouillé sur ses propres lois : « C'est un (...) étrange royaume d'une fatalité singulière.»³

Malgré cela, le camp de concentration reste pour Rousset une réalité mentalement concevable ; cette réalité a des assises qui lui sont spécifiquement humaines, et une rationalité qui peut justement se définir par jeux de rapprochements et d'écart avec le monde « normal ». Car l'effet de comparaison permet de prendre la véritable mesure de ce radicalement autre.

A - Les lois d'un monde sans loi :

Signalons que le camp tend à se définir par la contradiction de « folie géométrique »⁴, expression conçue par Primo Levi. En effet, il

¹ Jean Cayrol, *Témoignage et littérature*, Paris, Esprit, avril 1953, p. 577.

² David Rousset, *Les Jours de notre mort*, t. I, op.cit., pp. 7-9.

³ David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Minuit, 1965, p.30.

⁴ Primo Levi, op.cit., p. 46 : « Elles (les fanfares) sont la voix du Lager, l'expression sensible de sa folie géométrique, de la détermination avec laquelle des hommes

correspond à la maîtrise totale d'un espace bien délimité propre à une structure extrêmement hiérarchisée, rationnelle, et à un effet de chaos, d'anarchie propre à ce qui est totalement dépourvu de sens profond.

C'est sans doute cet agencement qui suscite chez les détenus l'émotion d'une expérience à la fois inoubliable, irréaliste, hallucinée, et pourtant brute, quotidienne, répétitive. C'est cet entrelacement de sensations qui permet de saisir les ressemblances entre l'univers du camp et toute société civile, tout en définissant l'écart fondamental qui les sépare. Il révèle ainsi le point où la pensée bascule dans l'impensable, c'est-à-dire le moment où ce que perçoivent les sens ou la raison ne peut plus être intégré ni reconnu comme réel.

L'analyse sociologique révèle combien la société concentrationnaire reproduit les structures d'une société « civile » : urbanisme, fonctions différenciées, organisation municipale. Mais ce calque est profondément perverti, donnant lieu à ce que Rousset appelle la « bouffonnerie », une caricature grotesque d'autant plus marquante qu'elle imite le monde « normal ». La vie quotidienne au camp se manifeste ainsi dans des scènes absurdes et déplacées, où le détournement du sens logique renforce l'imprévisibilité, accentuée encore par le rôle central du hasard dans le sort réservé aux détenus.

L'ensemble même de l'ordre social est en réalité perverti puisque la mort, la violence sont omniprésentes et régissent le quotidien du camp. La violence, comme la peur de la mort, portent un visage à la fois proche et lointain, c'est-à-dire invisiblement omniprésent, intimement lié aux moindres gestes quotidiens et en même temps insidieux, latent. La violence s'exprime en effet par les coups, mais aussi par la fatigue, les insultes, la faim. Elle devient l'unique mode de communication entre le S.S et les détenus : « Les Gummi frappent les crânes, les épaules. (...) Le sifflet mitraille le sommeil.

entreprendent de nous anéantir, de nous détruire en tant qu'homme, avant de nous faire mourir lentement.»

La matraque secoue les lenteurs. Les insultes installent la journée. »¹

Sans aucun doute, les S.S. sont réduits à leur instrument de torture. Sous forme de métonymie, « les Gummi », « les matraques », la violence s'insinue dans les esprits en se personnifiant à travers les objets de la domination toute puissante S.S. et en se présentant comme l'ultime parole à laquelle on ne peut que se conformer ou plier. Le langage dans le camp est un élément actif de l'oppression. L'ordre n'admet aucune répartie, aucune opposition. Les coups sont l'expression d'une volonté qui vise à rompre toute communication en dehors d'un même silence et d'une soumission commune.

Au chapitre X, Rousset propose de décrire l'archétype d'un homme au pouvoir dans l'univers concentrationnaire. Ambitieux et calculateur, Franz a l'esprit stratégique d'un homme qui veut à tout prix conquérir le pouvoir et le conserver. La possession du pouvoir le transforme car elle libère ses pulsions meurtrières de domination. Animé d'une obsession de toute-puissance, il compense son isolement en s'attachant une clientèle et en consolidant sa position auprès des S.S., notamment par le rétablissement rapide de l'ordre dans le camp. « Il usa de la violence avec un acharnement qui rachetait tout un passé de bonhomie. Il fut la terreur des hommes. (...) La matraque ne le quittait plus. Il se précipitait sur la masse des détenus avec une véhémence, une furie aveugle, qui le saoulaient.»²

Orgueilleux et aveuglé par l'ampleur du pouvoir qu'il détient, Franz libère littéralement ses pulsions perverses et cruellement sadiques. Au chapitre XV, l'auteur décrit par une mise en scène les effets de cette perversion sans limite. Franz prend plaisir à voir des hommes affamés s'entretuer pour un morceau de pain que lui-même a lancé au milieu de la salle : « Des corps se détachent et tombent. D'autres courent. Trois restent accrochés au pain, les gueules folles. Les matraques se lèvent et tombent.»³ Franz, spectateur de cette

¹ David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., pp. 27-28.

² Ibid., pp. 87-88.

³ Ibid., pp. 154-155.

brutalité, lance un rire apaisé. Ce moment traduit le besoin de divertissement morbide qu'éprouvaient Franz et le Kammerkapo.

Par ce biais, l'ordre social est donc perverti puisqu'il s'instaure sur de nouveaux rapports de domination : la violence - avec le goût de la corruption - est le lien social privilégié entre détenus et nazis. Les nazis libèrent leur plaisir sadique de sévir tandis que les détenus sont réduits à la force, la violence et l'agressivité pour survivre.

Sans aucun doute, les codes sociaux sont inversés, les règles de sociabilité sont, dans le camp, recomposées et nivelées vers le bas, l'impulsif, le primitif, l'instinctif. Les codes sont basés sur la force physique, la robustesse. « Toutes les conventions qui maintiennent une certaine civilité à l'égard des vieillards sont anéanties. (...) Il est de droit qu'un adolescent le frappe et l'injure, le chasse de sa place pour la prendre et se servir.»¹ La faiblesse des vieillards en fait des cibles de mépris, car seule la force prévaut désormais.

De même, dans le camp, la règle du respect de l'âge apparaît manifestement comme une convention normative inversée. La faiblesse est objet de honte, sujette à la mort certaine, en raison du peu de chances de survie. Mais l'auteur ajoute que la valeur de l'irrespect est même légitimée, ce qui parachève l'inversion des normes propres à une société « normale ».

Ces inversions sont multiples et provoquent le décalage, le ridicule. Car ce qui pouvait être objet de prestige dans la vie « civile » devient dans le camp proprement risible et absurde. Ainsi, Rousset prend l'exemple des positions sociales : « Les positions sociales (...) paraissaient comme des caricatures ridicules sans commune mesure avec l'être concentrationnaire.»² De la même manière, les identités sociales issues de la vie civile sont vidées de leur sens. Le statut d'avocat, de médecin ou d'intellectuel ne protège plus personne. Ces rôles apparaissent même comme des caricatures dérisoires face à l'expérience concentrationnaire. L'auteur relate ainsi avec ironie sa

¹ Ibid., pp. 65-66.

² Ibid., pp. 68-69.

difficulté à ne pas rire lorsqu'un déporté lui dit avoir été avocat à Toulouse, tant l'écart entre l'ancien statut et la condition présente semble grotesque. Ce rire est moins moqueur que révélateur : il marque la faillite totale du monde d'avant, désormais sans valeur ni légitimité dans l'univers du camp.

Par la présence d'un exemple personnel, Rousset nous montre à quel point ce qui constitue l'identité humaine n'a plus lieu d'être dans le système concentrationnaire et comment de nouvelles valeurs sont recomposées. La corruption, la perversion et la violence règnent sur cette énorme machinerie à laquelle il faut se conformer pour survivre.

Ainsi, le détenu doit rapidement s'initier et s'adapter aux lois et normes du camp s'il veut avoir un minimum de chances de survivre à une mort plus ou moins certaine - et ne pas sombrer dans la folie. Il doit donc lui-même se corrompre, se pervertir, devenir calculateur, stratège, indifférent, voire méprisant envers autrui. Ces « valeurs » constituent un ordre social autre, dans lequel les noyaux de résistance ou de solidarité sont volontairement brisés, et où ce qui reste d'humain en l'homme est méthodiquement, consciencieusement broyé.

B - Le travail comme instrument d'extermination :

Si les camps sont assimilés à de vastes métropoles, cités urbaines et pôles industriels, une organisation économique par le travail régit le fonctionnement de l'ensemble, véritable calque de l'économie de toute entreprise « normale ». Le système du camp est un système de production basé sur l'existence de travailleurs matriculés, d'une main d'œuvre renouvelable à volonté, sur une administration besogneuse, sur un certain « affairisme », et surtout sur un souci de rentabilité.

Pourtant cette logique d'exploitation par le travail n'est jamais parvenue à produire de manière véritablement efficace. Ce qui rend l'univers concentrationnaire radicalement autre, c'est justement la

valeur accordée au travail. Le travail perd en effet, dans le camp, sa valeur purement utilitaire.

Sans aucune exagération, le détenu dans les camps nazis n'a pas de prix, puisqu'il est renouvelable à volonté et peut être remplacé à tout moment : véritable matériau humain, il est exploitable à merci. « Les esclaves ne donnent que leur corps » est le titre du chapitre IX. Rousset souligne par là même la différence fondamentale entre un détenu en camp de travail et un détenu en camp de concentration.

Dans le camp de concentration, on ne perd pas seulement ses forces physiques au travail : tout est mis en œuvre pour anéantir les capacités mentales et la faculté de se penser encore homme. Car l'absence de sens et de quelconque utilité au travail - en dehors de nourrir les conditions de sa propre mort - « asphyxie » l'esprit, et fragilise ainsi les capacités réduites de survie. Or, les analogies entre le travail de l'esclave et du détenu en camp de concentration peuvent provoquer des confusions¹ sur la nature radicalement autre de ce travail-destruction.

Véritablement, le travail devient un instrument privilégié de torture - comme le rappelle ironiquement son étymologie - puisqu'il rend permanent le processus de la mort lui-même en épuisant jusqu'au bout les forces vitales du détenu. La loi du camp impose un labeur répétitif et sans limite, en perpétuel recommencement. Le travail tue par la même répétition du geste, par l'incessant retour au même, s'exhibant comme véritable science de torture : « Jurons et cris dans ta solitude. Les hommes s'enfoncent, glissent dans les fondrières de boue.»² Dans un paysage de solitude et de boue, les déportés, réduits à des gestes mécaniques, s'enfoncent physiquement et symboliquement dans un univers sans espoir. Choisir une pierre de la bonne taille, marcher en file, recommencer : le temps devient répétition vide, écrasante. L'homme n'est plus sujet, mais rouage d'un dispositif conçu pour annihiler toute volonté.

¹ Notamment celle qui consiste à mettre les camps de concentration sur une autre échelle de valeur que les camps d'extermination.

² David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., p. 18.

Ici, Rousset souligne l'économie des gestes, les nombreux calculs stratégiques pour ne pas perdre ses forces. Car la mort est dans le travail. Perdant sa valeur essentiellement productive et marchande, le travail devient avant tout la manière la plus redoutable d'anéantir et de réduire à néant l'homme, de détruire le résidu d'humanité en homme, et de faire perdurer cet état dans lequel l'homme n'est plus homme. Et cette volonté d'anéantir l'esprit par l'absence de sens est clairement exhibée par les S.S. : « Mais que le S.S. apparût dans la mine ou sur le chantier, il fallait que les hommes travaillent et vite. N'y avait-il plus rien à faire, alors on détruisait ce qui était fait pour recommencer. »¹ Le travail concentrationnaire ne répond plus à aucune nécessité productive. Il n'a d'autre but que l'avilissement, maintenant les détenus dans une activité vide, dégradante, étrangère à toute logique humaine.

À vrai dire, l'inferral recommencement n'a pas d'autre but que de faire fléchir les volontés, les tentations de résister et de maintenir uniquement le corps en activité, l'esprit sombrant progressivement dans l'abîme du sens perdu. Ainsi, le travail est l'antichambre de la mort.

Rousset rappelle et met l'accent sur le fait que les camps de concentration et d'extermination sont en réalité très semblables. Le travail participe à la même volonté perverse de faire maintenir en place par les détenus leur propre objet de torture : « Entre ces camps de destruction et les camps « normaux », il n'y a pas de différence de nature, mais seulement de degré. (...) Le travail est entendu comme moyen de châtement. (...) Psychologiquement, elle se raccroche par ce sadisme de contraindre les détenus à consolider les instruments de leur anéantissement. »² Dans tous les cas, le travail sert d'abord à châtier, à briser, à avilir. Réduits à une main-d'œuvre sans valeur, les déportés sont contraints de participer à leur propre anéantissement, dans une inversion perverse de la finalité du travail.

Quant à Rousset, le travail est devenu accessoirement utilitaire, en raison de l'extension de la guerre. Mais il est avant tout le moyen de

¹ Ibid., p. 112-113.

² Ibid., pp.110-111.

maintenir en vie la mort. En transformant ainsi le détenu des camps en « déchet humain », le travail permet de donner raison aux nazis pour qui la « sous-humanité » doit devenir « vermine » et « la vermine » doit être exterminée. Le travail dans le camp de concentration a pour principal objectif de rendre l'homme en trop, superflu - selon l'expression d'Hannah Arendt - et de justifier ainsi aux yeux des nazis l'extermination. Ce superflu justifie l'absurde et le non-sens.

C'est ainsi que Rousset décrit l'activité favorite, le « jeu » des S.S. que ceux-ci nomment par dérision « le sport », et qui en réalité est une torture extrêmement perverse. Forme extrême d'épuisement imposé, ce « sport » trouve sa justification dans une « torture nue comme une épée neuve jamais au fourreau. »¹

Le passage ci-dessous décrit avec une précision glaçante le quotidien dans un camp de concentration nazi. Par la construction scénographique d'un enchaînement de mouvements absurdes et violents, Rousset dépeint l'horreur d'un système organisé pour déshumaniser, épuiser et tuer. Ce texte peut être interprété comme une dénonciation de la barbarie nazie et de la manière dont elle s'exerce à travers le corps, le langage et le temps :

« Le sport consiste en tout : faire tourner très vite les hommes pendant des heures sans arrêt, avec le fouet ; organiser la marche du crapaud, et les plus lents seront jetés dans le bassin d'eau sous le rire homérique des S.S. ; répéter sans fin le mouvement qui consiste à se plier très vite sur les talons, les mains perpendiculaires (...), à plat ventre dans la boue et se relever. »²

Dans un style sobre et factuel, le passage énumère et précise, les tortures infligées aux prisonniers dans une cour de camp de concentration nazi, sous le prétexte cynique de faire du « sport ». Rousset y met en évidence un processus de déshumanisation systématique : les corps sont contraints à des mouvements absurdes

¹ Ibid., p.110.

² Ibid., pp.49-50.

et épuisants, vidés de tout sens, dans un espace clos et bétonné.

Le texte montre comment la violence physique s'accompagne d'une violence verbale et psychologique, notamment à travers les ordres criés en allemand et la cadence infernale imposée aux détenus. Le temps lui-même devient un outil de destruction : la durée de vie y est limitée, planifiée, presque « comptable ».

Enfin, l'écriture, sèche et dépourvue d'émotion apparente, accentue la brutalité de la scène. Ce style neutre, presque clinique, renforce la portée témoignante et accusatrice du texte, qui se présente comme un acte de mémoire face à l'horreur organisée des camps.

En conséquence, l'extermination peut prendre de multiples formes tout aussi efficaces mais peut-être moins « spectaculaires » que la chambre à gaz. La torture est d'autant plus raffinée qu'elle est perverse, et c'est uniquement le plaisir sadique de voir des hommes se ruiner sous ses yeux qui donne un sens à ce « sport ». Pareillement dépourvu de sens, le travail contient aussi cette part de perversité. Car il a cela d'insidieux qu'il conserve les apparences et les illusions du labeur qui consiste à créer, produire, faire valoir ses potentialités et conquérir la liberté.

À cet égard, rappelons seulement la devise inscrite aux portes de la cité d'Auschwitz notamment : « Arbeit macht Frei », le travail rend libre. Olivier Le Cour Grandmaison souligne les effets justement pervers d'un tel cynisme, « humour S.S. », pour reprendre les mots de Rousset : « Que cette devise ait été inscrite sur la porte d'entrée d'Auschwitz n'est qu'une farce sinistre ; elle n'est qu'un leurre supplémentaire destiné à tromper les victimes en leur faisant croire qu'elles entraient dans un camp ordinaire soumis aux règles pénitentiaires jusque-là en vigueur. Nul doute qu'une pareille inscription participe à la mise en place d'un décor destiné à occulter l'extraordinaire de ce camp afin de rendre la gestion et la sélection

des déportés plus faciles. »¹

Indéniablement, toutes ces « activités », que ce soit le travail, le « sport » et autres tortures, ont pour objectif commun d'anéantir massivement, uniformément et industriellement les détenus, en détruisant à plus ou moins long terme tout résidu d'humanité avant l'extermination. Le souci de rentabilité n'est pas lié au travail - exploitation mais à la production de la mort en série. Source de profit, le cadavre humain devient un marché porteur. Il s'inscrit dans une économie florissante. Aux pics d'extermination, l'horreur atteignait son paroxysme : des dizaines de milliers de vies fauchées quotidiennement par le gaz. « Les dépouilles des cadavres engraisent les Seigneurs d'Auschwitz. D'étonnantes fortunes s'édifient. »²

Il ne fait aucun doute que c'est la mort qui confère une valeur marchande et exploitable au détenu, jusqu'au bout de l'abomination. D'après une note des mémoires de Rudolf Höss, haut fonctionnaire S.S. et responsable de l'extermination à Auschwitz, quatre grandes entreprises sont engagées à exploiter le matériau humain : « On coupait les cheveux aux femmes assassinées dans les chambres à gaz. Puis, après les avoir séchés dans les greniers des crématoires, on les mettait dans des sacs et on les envoyait à des usines du III^{ème} Reich, pour les transformer en feutre et en crin. (...) Les entreprises qui achetaient les cheveux payaient 0,50 RM par kilo »³. Le cadavre rapporte de l'argent. Les images de *Nuit et Brouillard*⁴ ou le camp-musée d'Auschwitz sont la triste illustration de la possible

¹ Olivier Le Cour Grandmaison, « *Sur L'Univers concentrationnaire : remarques sur « tout est possible »* » Lignes, mai 2000, p. 38.

² David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., p. 51.

³ Mémoires de Rudolf Höss, "*Auschwitz vu par les S.S.*", éd. Le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998, note p.82.

⁴ *Nuit et Brouillard* est un **court-métrage documentaire français** réalisé par **Alain Resnais** en **1955**, avec un texte écrit par **Jean Cayrol** (lui-même rescapé des camps), et une musique composée par **Hanns Eisler**. Le film revient sur la **déportation** et les **camps de concentration nazis** pendant la Seconde Guerre mondiale. Le titre fait référence à une directive nazie appelée "*Nacht und Nebel*" (*Nuit et Brouillard*), émise en 1941 par Hitler, visant à faire **disparaître sans laisser de trace** les résistants dans les territoires occupés.

réutilisation du cadavre comme matériau.

Aux camps, le cadavre humain est rentable, la souffrance, exploitable. Johann Paul Kremer, docteur en médecine et en philosophie, est lieutenant S.S. à Auschwitz. Il est chargé de faire des expérimentations sur le corps humain et procède à de véritables tortures mortelles. Dans son journal, retrouvé après la guerre, il exprime l'objet de ses expérimentations de la manière suivante. « 17 octobre 1942, j'ai assisté à l'administration d'une peine et à 11 exécutions. J'ai prélevé du matériel vivant du foie, de la rate et du pancréas après injection de pilocarpine »¹. On ne parle plus d'êtres, mais d'un matériau biologique exploitable.

Mais les cadavres vivants sont aussi exploitables. Ainsi, Rousset souligne le profit que le S.S. peut faire à propos de la nourriture notamment : « Les Seigneurs S.S. ont des désirs. Les détenus sont des excréments. Mais on peut encore faire de l'argent avec la merde. (...) Berlin envoie des caisses de cigarettes et de tabac pour payer les hommes. Des camions de nourriture arrivent dans les camps. On doit payer toutes les semaines les détenus ; on les paiera tous les quinze jours, ou tous les mois ; (...) de la viande ? du beurre ? du sucre ? du miel ? des conserves ? »² Ici, la bureaucratie, loin de se cantonner à la gestion administrative des camps, s'intègre pleinement aux circuits de corruption et de trafic orchestrés par les S.S. L'illusion d'un ravitaillement équilibré masque une réalité cynique : quelques légumes médiocres, vaguement assaisonnés, suffisent à maintenir les corps en vie juste assez longtemps pour les épuiser - et les rentabiliser.

Avec exactitude, tout est calculé et exploitable. En tentant d'aborder le point de vue du S.S. relatif aux camps, l'auteur expose la gestion minutieuse du couple coût- profit de l'entreprise concentrationnaire. Il montre en effet les calculs quotidiens pour que la production soit maximale. Ainsi, il existe bien un souci de rentabilité économique lié à ce qu'engendre l'industrialisation du

¹ Journal de Johann Paul Kremer, "*Auschwitz vu par les S.S.*", op. cit., p.170.

² David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., pp. 145-146.

cadavre - mort ou vivant. C'est la mort, effective ou à venir, qui est source de rendement, de profit, capitalisable.

Pour Rousset, le camp représente l'incarnation la plus pure et aboutie de la mécanique implacable par laquelle l'homme broie l'homme. En dévoilant les rouages du système concentrationnaire, il comprend, par comparaison, jusqu'où peut aller l'être humain, et dénonce dans la même logique les camps russes, argentins, etc. Il cherche à cerner ce qui fait la spécificité du monde concentrationnaire, en exposant de façon analytique ses modes de fonctionnement, ses règles internes, et la réalité brute de la mort quotidienne. Seule une prise de distance face à l'émotion et à la subjectivité rend possible une telle acuité, une analyse approfondie et une vision d'ensemble de cette mécanique de déshumanisation.

C - L'utopie totalitaire du nazisme :

Selon Rousset, la faculté de distanciation semble être la seule manière de concevoir l'idéologie nazie en son versant non plus barbare et inhumain mais utopiste. La réalisation de camps de concentration et d'extermination provient d'une forme d' « utopie » qui consiste à penser qu'il est nécessaire, pour certains hommes, de détruire ou changer la nature humaine. Ainsi, Hitler s'adresse à Höss de la manière suivante : « Vous devez garder au sujet de cet ordre (l'extermination) un silence complet. (...) Les Juifs sont les ennemis éternels du peuple allemand, et il faut nécessairement les extirper. Tous les Juifs que nous aurons entre nos mains doivent être anéantis (...). Si nous ne réussissons pas maintenant à détruire les bases biologiques de la juiverie, ce seront, un jour, les Juifs qui anéantiront le peuple allemand. »¹

Effectivement, l'utopie est fondée sur l'idée d'une menace de conspiration universelle contre son propre peuple, sur l'existence de sous-races, « bases biologiques de la juiverie », qui forment autant de chaînes entravant la naissance et la genèse d'un homme nouveau, d'un homme supérieur. Ce mythe de la race supérieure devient une

¹ Mémoires de Rudolf Höss, "*Auschwitz vu par les S.S.*", op. cit., p. 79.

réalité historique puisque tous les moyens sont progressivement mis en œuvre pour appliquer cette théorie.

Aux camps de concentration, les identités individuelles sont soigneusement annihilées car de nouvelles normes et valeurs sociales hautement coercitives sont en vigueur. Les conventions sociales propres aux positions hiérarchiques sont soigneusement défaites et recomposées de manière inverse : de tous les détenus, ce sont les droits communs qui détiennent le plus de pouvoir.

Ici, l'« utopie » sociale consisterait à renverser les positions sociales qui semblent, dans le monde « normal », injustes, basées sur les apparences, été. Ainsi, l'auteur souligne, dans *Les jours de notre mort*, cet inversement des valeurs opérées dans le camp : « Qu'ils [les S.S.] aient imaginé de contraindre un ancien président du Reichstag à faire le chien, c'est tout avouer. C'est avouer leur formidable complexe d'infériorité, la hantise de leurs jalousies, la profondeur de leur mal. »¹

Notons que cette forme de complexe d'infériorité, qui se traduit par un renversement des positions dans le camp, composerait ainsi l'un des ferments de l'idéologie nazie. L'utopie consiste à croire au réajustement des valeurs dans le camp à travers l'établissement de nouvelles règles. C'est cette forme d'utopie qui établit un parallèle saisissant entre les camps nazis et les camps soviétiques. Ce sont deux idéologies qui proviennent d'une même volonté de créer de manière utopique un monde « meilleur », un homme « meilleur ».

Ingénieusement, l'auteur explique le lien entre cette forme de pensée « utopiste » et la destruction à grande échelle, en se demandant comment l'existence de camps d'extermination se trouve justifiée par les nazis. L'auteur donne à cet objectif d'anéantissement un sens religieux. Une autre finalité se dessine, plus perverse encore. Dans l'idéologie S.S., l'ennemi n'est pas un adversaire politique, mais l'incarnation du Mal, tant sur le plan physique qu'intellectuel. Dès lors, une mort rapide serait trop clémente : seule une expiation

¹ David Rousset, *Les Jours de notre mort*, t. I, op.cit., p.154.

lente, dégradante et consciente peut satisfaire les bourreaux. « Les camps de concentration sont l'étonnante et complexe machine de l'expiation. Ceux qui doivent mourir vont à la mort avec une lenteur calculée pour que leur déchéance physique et morale, réalisée par degrés, les rende enfin conscients qu'ils sont maudits, des expressions du Mal, et non des hommes. »¹

Perversi par l'idéologie nazie, le Mal chrétien, autrefois lié au péché et à la faute, devient un mal ontologique, enraciné dans une logique raciale. Détournant le sens du châtement divin, le camp se transforme en lieu d'expiation pour une justice immanente propre à la pensée nazie. Inscrite dans « la philosophie S.S. », la mort de masse, standardisée et industrielle, prend sens dans une volonté de punir et d'expier le Mal par la torture et la terreur. L'aboutissement de ce processus est la dissolution totale de l'individu : les nazis justifient l'extermination en croyant que les détenus ne sont déjà plus des hommes - et le camp devient la preuve ultime de cette déshumanisation.

Essentiellement, les camps de concentration sont érigés en de vastes laboratoires destinés à transformer la nature de l'espèce humaine, à réduire l'homme à l'état de spécimen, à en faire un cobaye de l'espèce. Rousset décrit, avec distance et analyse, les profondeurs de l'esprit humain auquel s'impose l'idéologie, pour comprendre comment l'homme peut justifier de tels actes. C'est l'utopie d'un monde meilleur et supérieur qui dicte les fondements de l'idéologie.

Quel que soit le degré d'aboutissement de cette gigantesque expérimentation humaine, ce constat oblige les hommes, après la guerre, à constater l'ampleur du désastre et à reconsidérer leurs a priori fondamentaux. Rousset apporte, dans *L'Univers concentrationnaire*, sous forme d'exposé, les éléments fondateurs d'une nouvelle manière de penser l'humain et particulièrement l'humain en situation extrême

¹ David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., pp. 108-109.

II / L'éclosion des fondements conceptuels :

Il est à noter que l'usage proprement analytique de l'écriture permet à Rousset de percevoir les contours de l'horreur, de prendre en compte l'ampleur et la mesure de la démesure des camps. Constatant que les rapports humains doivent être reconsidérés à la lumière de ce qui s'est passé dans les camps, l'auteur ne peut pas ne pas redéfinir sa place dans l'histoire.

En vue de décrire la rationalité spécifique du camp, l'auteur use de la puissance évocatrice de concepts fondateurs pour signaler l'éclosion d'une pensée inédite sur la condition humaine. La création d'un nouveau langage souligne la nécessité d'exprimer, pour en saisir l'existence et la portée, une réalité dont la compréhension et les interrogations ne peuvent s'établir que par l'effet de transposition dans une autre réalité.

En tant qu'élément réel de l'histoire, le camp s'impose aussi comme un événement inédit, qui brise la continuité historique et inaugure une discontinuité radicale. Il ne peut échapper à la dilatation de sa signification, à sa propre symbolisation. Mais il s'agit d'une représentation exacerbée et instrumentalisée en vue de faire apparaître de manière visionnaire, potentielle, l'étendue des capacités de l'homme, du possible.

A - Le « tout est possible » :

« Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible. »¹. Cette formule condensée que l'on peut assimiler à un aphorisme résume à lui seul l'essence des camps et plus généralement même du totalitarisme. Placée à la fin de l'œuvre de Rousset, cette phrase est l'exergue de l'ouvrage *Les Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt qui tente d'en dégager toutes les significations.

Minutieusement, cette formule condense tous les objectifs et les aboutissements d'une logique d'extermination raciale et d'une

¹ Ibid., p. 181.

domination supérieure dans laquelle l'impossible devient effectivement possible. Hannah Arendt l'interprète même comme « l'hypothèse centrale » du totalitarisme puisque celui-ci se prétend basé sur l'illusion d'une domination mondiale à venir et d'une conspiration juive. Ce système a cette spécificité de faire basculer le mirage dans la matière, d'ériger la fiction en réalité concrète : « La force de la propagande totalitaire (...) repose sur sa capacité à couper les masses du monde réel. (...) La fiction la plus efficace de la propagande nazie fut l'invention d'une conspiration juive mondiale. »¹

L'expression le " Le tout possible " fait appel à toutes les potentialités du réel mais aussi à celles du fictionnel, puisque le régime nazi puise dans le fantasme de quoi former le socle de l'organisation totalitaire. Le nazisme impose dans l'ordre du réel et de l'établi ce qui est du domaine du contingent, de l'opinion, du réfutable : « La raison fondamentale de la supériorité de la propagande totalitaire sur celle des autres partis est que son contenu (...) n'est plus un problème objectif à propos duquel on peut avoir son opinion, mais est devenu dans leur vie un élément aussi réel et intangible que les règles de l'arithmétique. »²

Par conséquent, " Le tout possible " met en exergue que rien n'échappe à la possibilité d'être mis au service d'un projet politique et que l'impossible, l'infini entrent dans les représentations et les pratiques politiques. Ceci laisse ainsi place à l'illimitation de tous les usages possibles du pouvoir et donc à son aspect totalisant.

En conséquence, Hannah Arendt reprend la citation de Rousset en montrant comment l'écrivain est parvenu en une seule phrase à souligner ce que représente un système totalitaire, mais aussi un système concentrationnaire. Pour Arendt, le camp est l'aboutissement, la réalisation concrète, la preuve empirique de cette croyance et de cette réalité que tout est possible. « Les camps de concentration et d'extermination des régimes totalitaires servent de

¹ Hannah Arendt, op.cit., pp. 80-81.

² Ibid., p.89.

laboratoires où la croyance fondamentale du totalitarisme - tout est possible- se trouve vérifiée. (...) Le problème est de fabriquer quelque chose qui n'existe pas : à savoir une sorte d'espèce humaine qui ressemble aux autres espèces animales et dont la seule « liberté » consisterait à « conserver l'espèce ». (...) L'effroyable spectacle des camps eux-mêmes est censé fournir la vérification « théorique » de l'idéologie. »¹

Selon Rousset, dire le possible n'est pas dire le plus, la surenchère, mais l'autre, le radicalement autre, à savoir que l'homme peut être réduit au rang de cobaye par ses semblables, et que le camp se mue en un laboratoire où s'éprouve la déshumanisation. Le totalitarisme a clairement l'intention avec l'usage des camps de parvenir à dominer entièrement l'homme, de changer la nature humaine et de faire ainsi du camp un terrain d'investigation expérimental : faire de l'être humain un spécimen de l'espèce animale, le réduire à l'état de cadavre vivant et détruire froidement, systématiquement et massivement le corps.

Le camp ne se limite pas à un simple outil au service d'un régime autoritaire ; il représente bien plus. Il incarne une forme de pouvoir où la domination s'exerce de façon totale, continue, absolue, sur les corps et les esprits. Espace de suspension de toute loi, il dépouille l'être humain de son statut politique, le réduisant à une vie nue, livrée à l'arbitraire. Le camp ne cherche pas seulement à anéantir l'individu, mais à instaurer un état permanent de domination intégrale, en rupture radicale avec toute tradition juridique et morale. À ce propos Alain Brossat cite que « les camps (...) constituent le centre nerveux du projet totalitaire, le site où s'ébauche la réalisation de son but final. Celle-ci s'opère par l'extension à la société entière de ce qui s'élabore dans ces « laboratoires ». Les camps ne sont pas excentrés des sociétés totalitaires mais leur cœur. L'entreprise totalitaire est de reconditionner l'espèce humaine, produire un

¹ Ibid., p.173.

homme nouveau intégralement déshumanisé. »¹

Donc, les camps ne sont pas un monde clos, à part, bien qu'ils semblent tel. Ils sont au contraire la spécificité même du régime totalitaire, une arme décisive du régime totalitaire pour maintenir en place un état de terreur. Ils sont aussi la preuve, l'espace, le lieu où le tout possible est pour la première fois rendu visible : « Les camps ne sont pas monde à part mais le lieu où se rend visible la brèche qui s'est ouverte dans la civilisation, la « chute » de l'histoire rationnelle et de son récit ininterrompu. »²

Néanmoins, Rousset montre dans son aphorisme l'impossibilité pour les « hommes normaux » de concevoir cet état de fait : même confrontée à des témoignages irréfutables, la raison des hommes admet difficilement ce que leur corps, plus encore, refuse de croire. Car ce tout possible rend pour ceux qui n'ont pas vécu le camp la réalité opaque, ainsi que le montre Olivier Le Cour Grandmaison : « " L'homme est capable de faire ce qu'il est incapable d'imaginer " écrit René Char en une phrase lumineuse (...) c'est précisément cet excès du faire sur l'imaginer qui rend la réalité des camps si difficile à concevoir pour ceux qui ne les ont pas connus. »³

En effet, la réalité des camps dépasse ce que l'imagination peut concevoir et devient ainsi une barrière contre la connaissance et la compréhension. Mais si le « tout possible » est difficile à concevoir dans toutes ses potentialités d'interprétation - « les hommes normaux ne savent pas », c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas entièrement imaginer- il permet par-delà cette barrière de conceptualiser l'essence même de l'univers concentrationnaire. Car cette formule révèle justement ce qui fait du camp une réalité proprement impensable : l'élargissement du monde réel dans le monde du possible.

Afin de comprendre les camps, il faut s'imaginer que tout est

¹ Alain Brossat, *L'Épreuve du désastre, Le XX^{ème} siècle et les camps*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 49.

² Ibid., p. 51.

³ Olivier Le Cour Grandmaison, op.cit., p. 30.

possible, tout est potentiellement réalisable. Le camp est le lieu où est rendu possible l'impossible, c'est- à-dire l'acte selon lequel l'homme n'est plus un homme mais un pur matériau de domination. Véritable laboratoire d'expérimentation de l'espèce humaine, le camp devient le lieu où l'on tente de changer la nature humaine pour créer un autre homme, un homme proprement « concentrationnaire ».

B - L'homme « concentrationnaire » :

Non seulement Rousset conceptualise ingénieusement le terme de « concentrationnaire » autour de tout un univers, un système dans lequel sont réalisés les objectifs du régime totalitaire, mais il applique ce terme également à ceux qui « peuplent » cet univers, qui en sont la matière vive, la raison d'être.

Cette dénomination de « concentrationnaire » qui détermine la nature nouvelle du détenu dans le camp de concentration est reprise sous de multiples formes dans *L'Univers concentrationnaire* : « Son être de concentrationnaire » (p. 15), « les concentrationnaires » (pp. 22-27), « Il est, depuis un an, concentrationnaire » (p. 32), « ce peuple de concentrationnaires » (p. 43), « cet univers concentrationnaire » (pp. 43-44), « peuplades de l'Europe transmutées en concentrationnaires » (p. 62), « le sort du concentrationnaire » (p. 63), « point de repos au concentrationnaire » (p. 64), « la charte des valeurs concentrationnaires » (p. 65), « l'être concentrationnaire » (p. 68), « L'homme se défaisait lentement chez le concentrationnaire » (p. 69), « corruption violences pour le commun des concentrationnaires » (p.96), « la meute aveugle des concentrationnaires » (p. 111), « aristocratie concentrationnaire » (p. 158), « peu de concentrationnaires sont revenus » (p.182).

Rousset nous rappelle bien de manière répétitive et lancinante que son propos est de décrire un univers où tout est différent, à commencer par le vocabulaire. Le terme même de « concentrationnaire » trouve son sens considérablement élargi à la lumière de l'expérience d'homme détenu dans les camps. Point d'ancrage à partir duquel on peut penser la nature de cet homme devenu autre, ce mot dilate son sens en devenant la métaphore de

tout un peuple transformé en cadavre vivant.

Par une sorte de métamorphose de l'homme en concentrationnaire, cette transformation est soulignée comme un changement de peau, tel que l'auteur le souligne : « l'homme se défaisait lentement chez le concentrationnaire » (p. 69). Il fait ainsi clairement la distinction entre l'homme et l'être concentrationnaire, montrant ainsi qu'il y a non seulement un changement, une adaptation nécessaire de l'homme dans le camp, mais aussi une transformation de sa nature d'homme : « En une heure cocasse, l'homme a perdu sa peau. De ponctuels fonctionnaires ont découpé sans mesure son être de concentrationnaire. »¹

Avec une verve parodique, Rousset nous donne à voir les fonctionnaires chargés de raser les cheveux et de déshabiller les détenus, comme des couturiers. Mais ce sont des couturiers qui découpent de manière uniforme une même peau à chacun. La transformation en concentrationnaire métaphorise ici le rituel d'entrée et d'initiation au camp qui est un rite de passage vers la métamorphose. L'espace concentrationnaire « est un monde à la Céline avec des hantises Kafkaéennes. »²

On peut comprendre ici le sens de l'allusion constante à Kafka, et notamment en sous-entendu à *La Métamorphose*³ qui relate l'expérience d'un homme qui subit sa transformation en vermine. Quoi de plus explicite dans le système concentrationnaire que l'allusion à ce qui devient vermine ? Le fait de transformer un homme en vermine rend visible sa sous-humanité vouée à l'anéantissement.

Rousset propose une description détaillée, un portrait de «

¹ David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., p. 15.

² Ibid., p. 63.

³ C'est une **nouvelle célèbre** de Franz Kafka où un homme, **Gregor Samsa**, se réveille un matin transformé en **vermine géante**. La nouvelle raconte l'**absurdité**, l'**isolement**, et la **déshumanisation** d'un homme confronté à une situation inexplicable. Gregor, auparavant soutien de famille, devient soudain un **monstre répugnant**. Sa famille, d'abord choquée, finit par le **rejeter**, car il est devenu inutile et gênant.

l'homme concentrationnaire » à l'occasion de l'appel aux autres anciens détenus pour juger au nom de leur expérience les camps soviétiques : « Dans ce tumulte de coups et de vols se reproduit comme une hallucinante répétition le portrait de l'homme concentrationnaire. Il a faim. Toutes les maladies engendrées par la misère physiologique travaillent son corps. Il a peur. Il vit dans les mêmes baraques de bois que nous (...). Son destin s'enferme entre les mêmes barbelés, les mêmes miradors. Il peine jusque bien au-delà du pouvoir de ses muscles sous la menace des chiens et des fusils. Comme nous il porte des loques infâmes, comme nous il n'a ni les moyens ni le temps de se laver. »¹

Effectivement, ce qui distingue et définit proprement l'homme concentrationnaire est la manière avec laquelle lentement l'homme ne devient plus un homme : travail exténuant, une faim qui tenaille, etc. Au sein du camp, l'homme ne devient rien de plus qu'une matière de labeur, un matériau exploitable jusqu'à ce que sa mort achève le processus. Il est vidé de toute dignité. La résistance physique est mortellement mise à l'épreuve, puisque le corps est résolument transformé en déchet humain. C'est en ce sens que l'on peut parler de l'extermination de l'entité biologique : les marques distinctives sont avilies ou anéanties pour laisser place à l'uniformisation de corps devenus tous conformes à un même modèle d'être, concentrationnaire.

La spécificité de ce peuple soumis à l'univers concentrationnaire réside également dans sa transformation en une entité dénuée de statut politique et de cohésion sociale - en un non-peuple, au sens plein du terme. Le fait même de dire « peuple concentrationnaire » semble oxymorique si l'on considère le « peuple » comme potentiellement lié à la vie politique - acteur ou non - ainsi que le rappelle Alain Brossat : « Dans les sociétés modernes, le nom du peuple est inséparable de quelque effectuation que ce soit de la politique, et pas seulement de la politique « démocratique », il faut

¹ David Rousset, " *Appel à tous les anciens déportés des camps nazis et à leurs organisations*", article du Figaro littéraire du 12 novembre 1949, in *David Rousset*, revue Lignes, mai 2000, p. 150.

qu'il y ait du peuple. Ce trait appartient en propre à la modernité et à la manière dont elle met en discours la politique. »¹

Sûrement, le terme de peuple doit faire référence à une « masse », qui signifie davantage l'anonymat, l'absence de toute corporation et cohésion possible, « l'atomisation » en réalité, pour reprendre le concept d' Hannah Arendt. Le peuple concentrationnaire a perdu la capacité à se rassembler en un véritable peuple, en un corps pour faire communauté. L'homme doit avant tout faire face à la dilution progressive de son être propre. Dans le contexte concentrationnaire, l'homme se trouve confronté à une lente dissolution de son identité, de ses idées, de sa raison d'être - un effritement intérieur qui, selon les mots du témoin, fait pressentir une débâcle totale de l'humanité elle-même.

Dans cette optique, le terme de « concentrationnaire » métaphorise aussi la transformation d'un peuple en un peuple statique et rivé à la mort. Le camp devient le terrain d'expérimentation du régime dans lequel le référent peuple est vidé de sa substance, car l'objectif de la politique en place est précisément la mise en œuvre de sa disparition. C'est donc un peuple défait, mis à nu. Il s'agit de « tout un peuple nu, intérieurement nu, dévêtu de toute culture, de toute civilisation, armé de pelles et de pioches, de pics et de marteaux. »² Sur la place gelée de Buchenwald, sous les phares aveuglants, se tiennent des hommes venus de toutes origines, porteurs de convictions détruites, de cultures effacées, d'identités effondrées. Ils forment une humanité brisée. Ils apparaissent dépouillés de toute appartenance, réduits à une nudité intérieure radicale.

À vrai dire, cette nudité du peuple est une nudité « intérieure », c'est-à-dire issue d'un arrachement, d'un déracinement au milieu social, familial, culturel, linguistique. Elle annonce la mort de l'être comme étant et agissant. Ainsi, Alain Brossat attire l'attention sur les ravages d'une telle « atomisation » : « Le peuple nu selon Rousset a

¹ Alain Brossat, « *Le peuple nu* », in *David Rousset*, Lignes, Mai 2000, p. 19.

² David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, op.cit., pp.12 -13.

subi un reconditionnement si dévastateur qu'il s'est figé en un peuple-masse ou bien en une plèbe si dégradée qu'il a atteint un point de non- retour, au-delà duquel le miracle de sa résurrection en peuple politique ou accoucheur d'histoire ne peut plus être attendu. »¹

« Point de non-retour », les camps nazis deviennent de vastes machineries destinées à fabriquer de la matière, du matériau humain et à produire des hommes arrachés de leur être politique autant que biologique, en se transformant uniformément en êtres concentrationnaires. Ce terme définit donc, à lui seul, la nature de cette humanité mise à nu et dépecée en montrant que la métamorphose de l'être biologique est intrinsèquement liée à la métamorphose de l'être collectif. Ainsi, il est possible de conclure, à la suite d'Alain Brossat, que « le démocide, le meurtre du peuple politique, ne se sépare pas du génocide. »²

Par conséquent, la formation de concepts fondateurs devient un accès possible pour réfléchir sur la place qu'occupe le camp dans l'histoire, l'homme après le camp, l'homme dans l'histoire. L'exigence de Rousset de faire surgir, sous la forme d'exposé, des clefs de lecture possibles d'un événement sans précédent souligne la particularité d'un témoignage qui se défait volontairement de la singularité de l'expérience individuelle.

Dans un contexte où le type de vie imposé est aussi massifié, Rousset ressent l'urgence de s'arracher à son propre vécu qui ne proposerait qu'une vue parcellaire des choses. Au contraire, il cherche à exposer, de manière globalisante et théorisée, un univers dont l'absence de sens réside justement dans la parcellisation et la fragmentation.

¹ Alain Brossat, « *Le peuple nu* », op.cit., p. 18.

² Ibid., p.25.

Conclusion :

L'Univers concentrationnaire se donne à lire comme une œuvre testimoniale d'une singulière densité, où convergent et s'entrelacent toutes les acceptions possibles du témoignage, en un tissu narratif à la fois intime, éthique et politique. Le témoignage désigne, comme nous l'avons vu, les sphères judiciaires, historiques mais aussi littéraires. L'ambiguïté de ce récit des camps réside en ce qu'il ne se présente pas sous forme d'un témoignage « classique » dont la marque stylistique la plus attendue est celle d'un « je » explicitement mis en avant. La difficulté de ce témoignage se situe dans sa nature, à première vue, indéfinie. Cette imprécision est due à l'alliance des contraires dans un même récit, depuis la recherche initiale de la plus grande objectivité possible jusqu'à la présence des aspects fictionnels et subjectifs.

À partir d'octobre 1946, Charles Autrand définit l'ouvrage de Rousset comme une entreprise à la fois littéraire et morale, où l'expérience du camp se transmue en une parole de vérité. Il le qualifie de « document le plus consistant et le plus complet »¹ qui « détonne à la fois par sa vigueur, son objectivité et la pénétration de ses analyses. »² En effet, l'œuvre de Rousset se caractérise par une virulente volonté de savoir et de communiquer ce savoir par le biais d'analyses sociologiques et politiques. L'auteur a voulu établir un savoir global, quasi exhaustif, sur l'expérience des camps. C'est pourquoi l'écriture a valeur d'instrument d'analyse et présente davantage un exposé théorique que le récit d'une expérience.

La mise à distance de l'expérience vécue, par rapport à la réalité des camps, est volontairement créée et même revendiquée. Tout en écrivant sans le recul que donne l'Histoire, Rousset parvient à instaurer une forme de distanciation entre son témoignage et le récit qu'il en fait. Il se défend ainsi de s'enfermer dans la singularité de sa propre expérience.

¹ Charles Autrand, « *Qu'est-ce que l'homme ? Après Buchenwald.* », Critique n° 5, octobre 1946, p.441.

² Ibid., p.447.

D'emblée, Rousset refuse dans *L'Univers concentrationnaire* un témoignage qui ferait valoir l'exemplarité de ce qu'il a enduré. Le projet de l'auteur est autre, tout en étant né d'un besoin viscéral de témoigner. Il veut en effet témoigner en plaidant pour tous ceux qui connaissent les camps quelque qu'en soit la nature et prononcer contre ces camps une condamnation sans appel.

Pour Rousset, l'aspect documentaire du témoignage n'empêche pas son caractère littéraire, puisqu'il permet de l'enraciner, au contraire, de lui donner corps. Son œuvre oblige ainsi à redéfinir le rôle et la place du regard témoin et à proposer un élargissement de la notion de témoignage.

Chez Rousset, la tentative d'objectivation du vécu est en effet le signe même d'un témoignage qui cherche à attester une vérité au plus près de la réalité. L'auteur cherche, dans *L'Univers concentrationnaire*, à approcher le camp par des vues d'ensemble, des visions globales qui dépassent la limite du regard individuel, par l'objectivation du vécu. L'auteur fait le choix de mettre les faits en théorie afin de résister à l'imagination qui, selon lui, empêcherait, par manque de véracité, d'inscrire les camps dans une certaine historicité dont les nazis et pro nazis tentent de nier l'existence et la réalité,

Pourtant, l'ouvrage nous montre aussi que, malgré sa résistance, l'auteur ne peut faire totalement abstraction de l'imaginaire qui permet de mettre en perspective la théorie et de l'incarner, pour mieux en transmettre la substance et créer ainsi une forme de communication possible avec le lecteur. L'œuvre comporte donc une ambiguïté puisque l'auteur cherche le plus possible à résister à la fiction bien que celle-ci soit cependant présente à l'œuvre. Cette tension dévoile la présence subjective de l'auteur et en particulier les tâtonnements d'un écrivain pour trouver une forme appropriée à la fois au témoignage et à la fiction afin de rendre compte au mieux de son expérience concentrationnaire.

Au fil de cette recherche, nous avons cherché à cerner, dans *L'Univers concentrationnaire*, les raisons et les enjeux d'une tentative de globalisation des faits et de leur théorisation. Par sa capacité de mise en perspective du vécu, Rousset revendique une

hauteur de vue qui lui permet de s'objectiver pour penser le camp et en pénétrer la structure et le sens. Cette nécessité s'explique par un besoin de l'auteur de présenter l'ensemble du système concentrationnaire, car cela ne peut s'opérer qu'avec l'usage méthodique et rigoureux de l'exposé des faits.

L'impact potentiel est significatif puisque cette objectivation du vécu permet à Rousset de combattre la sensation d'irréalité de la réalité - dans le camp et après le camp -, de dépasser l'indicible propre à la transposition à l'écrit, et de faire du camp une réalité concrètement et théoriquement concevable. En effet, Rousset s'attache à réfuter et à déconstruire l'idée selon laquelle l'univers concentrationnaire relèverait de l'indicible, échappant ainsi à l'analyse et à la pensée. C'est pourquoi il propose de décrire longuement ce que représentent dans leurs spécificités un univers concentrationnaire et un homme concentrationnaire, et d'en dégager des lois générales en rationalisant le propos.

Il faut néanmoins reconnaître que, si le sujet est tenu de se distancier au maximum de son propre vécu afin de rendre compte de la logique concentrationnaire de façon rationnelle et scientifique, la seule théorie ne saurait satisfaire aux exigences de communicabilité que se fixe l'auteur. Celui-ci veut avant tout se faire entendre et comprendre.

L'expérience et le vécu, s'ils peuvent paraître de prime abord comme des éléments secondaires, demeurent pourtant essentiels dans l'œuvre : ils permettent d'incarner la pensée théorique, de la mettre en situation et de lui donner une épaisseur sensible. Par la reconstitution minutieuse des faits, l'auteur cherche à mettre en scène cette pensée, à la faire émerger en images, afin de conduire le lecteur au cœur même de l'intimité du camp. Ce regard, à la fois spectateur et analytique, passe par l'objectivation du vécu, ce qui renforce à la fois la distanciation et l'authenticité du témoignage. En contrepoint, Rousset propose une plongée fragmentaire dans le quotidien du camp, livrant un témoignage brut, à vif, saisi par à-coups, comme pour mieux restituer la discontinuité de l'expérience vécue.

Bibliographie

I - Œuvres et articles de David Rousset :

- ROUSSET, David, *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Minuit, 1965.
- -----, *Les Jours de notre mort*, tome I, Paris, Hachette, Coll. "Pluriel", 1974.
- -----, "*Appel à tous les anciens déportés des camps nazis et à leurs organisations*", *Le Figaro Littéraire*, datant du 12 novembre 1949.

II - Documents historiques et films documentaires :

- *Auschwitz vu par les S.S.*, IV, éd. Le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998.
- *Nuit et Brouillard*, film documentaire français réalisé par Alain Resnais en 1955, avec un texte écrit par Jean Cayrol et une musique composée par Hanns Eisler.

III - Ouvrages généraux :

- ANTELME, Robert, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, Coll. "Tel", 1978.
- ARENDT, Hannah, *Les Origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, Coll. "Essais", 1972.
- BROSSAT, Alain, *L'Épreuve du désastre, le XX^{ème} siècle et les camps*, Paris, Albin Michel, 1996.
- CINGAL, Grégory, *David Rousset : Une pensée de la déportation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- DENIS, Benoît, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, Coll. "Essais", 2000.
- DRESDEN, Sem, *Extermination et littérature*, traduction de Marlyse Lescot, Paris, Nathan, Coll. "Essais et Recherche", 1997.
- LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Presses Pocket, 1987.
- PARRAU, Alain, *Écrire les camps*, Paris, Belin, Coll.

- "Littérature et politique", 1995.
- WARDI, Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, Paris, PUF, " Écriture ", 1986.
- WIESEL, Elie, *La Nuit*, Paris, Minuit, 1958.

IV - Articles :

- AUTRAND, Charles, " *Qu'est-ce qu'un homme ? Après Buchenwald* ", Critiques n° 5, octobre 1946.
- BROSSAT, Alain, " *Le peuple nu* ", in *David Rousset*, Lignes, mai 2000.
- CAYROL, Jean, " *Témoignage et littérature* ", Esprit, Avril 1953.
- COQUIO, Catherine, " *L'intimité du camp, littérature, politique, astrologie* ", in *David Rousset*, Lignes, mai 2000.
- HIMY, Laure, " *Du journal de Chine à Fribrilles : la constitution du témoignage* ", in *Se raconter, témoigner*, Elseneur n° 17, 2001.
- LE COUR GRANDMAISON, Olivier, " *Sur L'Univers concentrationnaire : remarques sur " tout est possible "* ", in *David Rousset*, Lignes, mai 2000.
- ROLLAND, Jacques, " *Matriochki, remarques sur la littérature des camps* ", Études, n° 374, mai 1991.
- VERGER, Frédéric, « *Les lumières et le goulag* », *Revue des Deux Mondes*, janvier 2011. Réflexion sur l'impact de la pensée de Rousset face aux totalitarismes.